

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Dominique ZURBRIGGEN

Les liaisons douloureuses.  
«Valmont» de Milos Forman

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1990, tome 86, p. 64-68

© Abbaye de Saint-Maurice 2014

# *Les liaisons douloureuses*

« *Valmont* », de Milos Forman

Si nous commençons par lire — ou relire — les « *Liaisons dangereuses* » de Choderlos de Laclos et que nous recherchions dans le film de Forman une adaptation rigoureuse de ce roman par lettres de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, nous courons le risque d'être déçus de la liberté que prend le cinéaste à l'égard du sujet original. Mais lui-même l'indique honnêtement dès le départ: il s'agit d'une libre adaptation (le titre choisi déjà en témoigne), plus justement d'une relecture originale faite par un artiste à part entière.

Dans ce film, point d'images-choc, de scènes crues ou audacieuses comme le sujet pourrait le laisser entendre : nous entrons dans un monde dangereux, impitoyable, infernal même, mais très subtilement l'identité d'un personnage, sa relation aux autres, l'écart entre ce qu'il pense et ce qu'il dit, tout cela est suggéré par un regard, un geste, une voix.

## I. Un regard attentif porté sur les êtres

Il y a chez Forman une admirable attention à chaque personnage dans sa cohérence interne, sa psychologie. Déjà dans « *Amadeus* », nous avons senti combien Salieri aussi bien que Mozart étaient saisis dans leur singularité, dans leur grandeur et leur misère, sans que le spectateur puisse absoudre l'un et condamner l'autre, ni même se permettre de juger de façon simpliste l'odieuse machination du « pape des médiocres » envers le musicien génial mais indigne d'être tant aimé de Dieu.

Comment ne pas trouver charmante Mme de Rosemonde, la tante de Valmont, si tendrement attachée à son neveu, si indulgente, si pleine

d'humour surtout? Comment ne pas être ému par Cécile et le chevalier Danceny à peine sortis de l'enfance, remplis de fraîcheur et d'innocence, découvrant avec timidité la douceur des premiers émois? Valmont même, le splendide, le dangereux Valmont qui prend plaisir à séduire, puis à abandonner les femmes qu'il rencontre ne laisse-t-il pas à la fin échapper cet étrange aveu: « Je me déteste... un homme peut-il changer? »

Certes, l'irrésistible et troublante Mme de Merteuil, son ancienne maîtresse, sa confidente, est redoutable. Avec quel orgueil elle se veut libre à l'égard des hommes, soumise à son seul plaisir! Avec quel cynisme et quelle duplicité elle manipule les autres comme des pions sur un échiquier! La jeune veuve feint le plus grand dévouement envers la mère de Cécile qu'elle appelle insidieusement sa « très chère amie » alors que, dans le même temps, elle apprend à sa « petite protégée » qu'une femme peut avoir à la fois un mari et des amants. Elle va user de ses charmes pour séduire et corrompre Danceny qui aimait sincèrement la jeune fille. Enfin, elle provoque, par dépit et par jalousie, la mort même de Valmont.

Mais avec elle comme avec tous ses autres personnages, Forman se refuse à tout manichéisme<sup>1</sup>. C'est bien parce qu'elle est abandonnée par son amant, M. de Gercourt, qui se propose d'épouser en grandes pompes Cécile, qu'elle met au point une machination perfide pour humilier celui qui l'a trahie. Cette belle et cruelle libertine n'est-elle pas d'ailleurs habitée par une certaine nostalgie de son enfance, du temps où elle ressemblait encore à la naïve Cécile ?

Victime plus encore que démon, femme blessée riant hystériquement à travers ses larmes, Mme de Merteuil, à la mort de Valmont, porte sur son visage les traces du désespoir. Ne s'est-elle pas leurrée dans sa quête du bonheur ?

<sup>1</sup> Manichéisme auquel n'échappe pas un autre film projeté actuellement sur nos écrans, « *le Cercle des poètes disparus* » de Peter Weir. La thématique pourtant est fort intéressante : la poésie peut-elle favoriser l'apprentissage de la liberté et la connaissance de soi ? Malheureusement le film oppose sans beaucoup de nuance aux enseignants et parents froids, autoritaires, conventionnels une jeunesse trop longtemps brimée. Le seul professeur qui invitera ses élèves à « entrer en poésie » sera ignoblement chassé par l'institution bien-pensante.

## II. La sombre peinture d'une société brillante

Nul doute que Forman se plaît aussi bien à décrire des personnages contrastés qu'à dépeindre une société dans ses grandeurs et ses travers. Il semble que dans ce film le cinéaste se soit surtout attaché à critiquer la société de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, sans que l'on puisse oublier qu'à travers elle il nous parle aussi de la nôtre.

Peut-être admirons-nous le luxe des salons, l'élégance des toilettes, la courtoisie et la distinction de ces maîtres dont toute la vie se réduit à une douce oisiveté. Pourtant lorsque la caméra nous entraîne au fond des tavernes sales et bruyantes, remplies d'infirmes et de miséreux, ou sur les places au milieu des forains, nous sentons bien quel fossé ici sépare les riches et les pauvres. D'ailleurs qui n'a été frappé par le nombre de serviteurs qui apparaissent sur l'écran ? Dociles, muets, craintifs, ils semblent n'exister que pour contenter, nuit et jour, tous les désirs de leurs maîtres.

Mais il y a plus grave encore. Cette société injuste, basée sur l'inégalité, est aussi fondamentalement immorale. Le principal souci d'une mère n'est-il pas de placer sa fille dans une famille riche et hautement considérée ? Le mariage, en tant qu'institution sociale, se réduit à un marché que l'on souhaite le plus avantageux possible. Qu'importe l'amour dans une telle négociation !

Une jeune fille, soumise à quinze ans à un époux bien plus âgé, ne risque-t-elle pas ainsi très vite d'être confrontée à un sérieux dilemme si elle rencontre un jeune homme qui lui plaît ? L'originalité de Forman ne réside pas, bien sûr, dans la critique du mariage d'intérêt : il traite ici, de façon assez pessimiste, du passage de l'adolescence à l'âge adulte. Durant le générique, Cécile, au milieu d'enfants de son âge, chante « Jean de la lune ». A la fin du film, enceinte de Valmont, elle épouse en grandes noces et devant le roi, M. de Gercourt. Celui-ci, aussi bien que Mme de Merteuil qui lui suggérait de garder Danceny pour amant, est responsable du changement opéré chez la naïve enfant. N'a-t-elle pas été en partie appâtée par le superbe cadeau de son futur mari et par la gloire d'un mariage dans la chapelle royale ? De toute évidence, son choix est fait : mieux vaut une existence somptueuse et sûre auprès d'un mari qu'elle n'aime pas plutôt qu'une vie aventureuse avec Danceny. Même l'impulsif et ardent chevalier qui désirait épouser la jeune fille envers et contre tous assiste au mariage de sa bien-aimée sans éprouver de regret particulier, tout occupé qu'il est par la compagnie de jolies femmes.

Dans cette société brillante et hypocrite, basée tout entière sur le paraître, un adolescent ne peut conserver intacts son idéal et sa vision de l'amour. Tôt ou tard, il cède à la pression des adultes. Ni révolte ni refus comme chez Antigone, mais l'acceptation « réaliste » des compromis, des « petits bonheurs au jour le jour ».

Curieusement, les deux libertins ne sont-ils pas les personnages les plus hantés par une vague recherche d'absolu et de vérité ? Leur manière de vivre et d'aimer témoigne pour le moins d'une révolte à l'égard des conventions sociales. Ces maîtres trompeurs excellent à dévoiler avec désinvolture les pensées hypocrites ou les sentiments cachés qui habitent le cœur de leurs adversaires. Que prendre au sérieux dans un monde si vide et si vain ?

### III. L'amour n'est-il qu'un jeu léger ?

Les héros libertins ont ceci de commun qu'ils préfèrent au mariage le plaisir de la conquête amoureuse. Mme de Merteuil, veuve depuis peu, refuse dorénavant à tout homme d'« avoir le moindre droit » sur elle. « Libérée », elle prend secrètement des amants.

Valmont, lui, en séducteur-né, conçoit l'amour comme un jeu et une stratégie, où il importe avant tout de garder la tête froide. Par ses regards tendres, son sourire rempli de charme, son infinie courtoisie, il séduit, conquiert, puis abandonne au gré de sa volonté. Mille maîtresses sont tombées dans ses bras jusque-là. Une femme cependant lui résiste, une femme simple et droite, une femme qui, de toutes ses forces, essaie, autant par respect pour son mari que par conviction intime, d'échapper à ce subtil don Juan : Mme de Tourvel.

A la suite d'un pari qu'effectuent les deux dangereux complices et qui illustre bien toute l'ignominie qui consiste à se jouer du cœur d'une autre, Valmont va réussir dans l'entreprise qu'il s'est fixée, mais n'en sortira pas indemne.

Après une haute lutte, Mme de Tourvel finit par se donner sans réserve à cet homme pour qui elle éprouve une violente passion. Dès lors, elle se met tout entière au service de son amant, ne pensant plus qu'à son bonheur. Bien plus encore, dans une lettre, elle avoue sans tarder la vérité à son mari, refusant ainsi la duplicité du cœur et la sécurité des liaisons tenues cachées.

Valmont a beau, dans un premier temps, se conduire comme à son ordinaire, abandonnant sa nouvelle victime au petit jour, il n'en tombe pas moins amoureux, au grand dépit de Mme de Merteuil qui lui déclare une guerre fratricide et mortelle. En cette dernière, il avait une complice, une égale ; en Mme de Tourvel, il pressent un être d'exception qui lui fait prendre conscience de la noirceur de son cœur. Le jeu est devenu sérieux cette fois-ci : le triste séducteur, à qui ces deux femmes échappent, se retrouve seul, et se laisse mourir dans un duel sans gloire.

Dans un monde de calcul et de jeu, où devenir adulte consiste à perdre ses illusions et son idéal, Valmont, lui, apprend, par l'amour d'une femme, qu'il s'est trompé de chemin. « Un homme peut-il changer ? » Si les conventions sociales conduisent à la tranquille médiocrité, si le libertinage mène au désastre, ne reste-t-il pas que l'amour vrai pour une vie digne d'être vécue ?

Dominique Zurbriggen